

L'ALLIANCE DE SEL

MARTINE DESJARDINS

L'ALLIANCE
DE SEL

roman

PHÉBUS

L'auteur remercie le Conseil des arts du Canada
pour son appui financier.

© Éditions Alto et Martine Desjardins, 2012.
© Libella, Paris, 2014.

I.S.B.N : 978-2-7529-0891-9

*Pour Gabrielle et
en mémoire de Mary Evoy*

I

MAGNUS MCEVOY

Les rideaux avaient été tirés dans le salon du manoir, mais le soleil perçait sans peine leur velours élimé. À en juger par la vitesse à laquelle les poussières dansaient dans l'air confiné, il devait être midi juste, bien que la pendule du secrétaire, arrêtée depuis aussi longtemps que l'encre avait séché au fond de l'écritoire, ne pût en faire foi. Debout sur le seuil de la porte, tenant entre ses doigts crochus le rebord d'un chapeau où étaient restés accrochés quelques brins de paille humide, Titus attendait en silence les ordres de Lily McEvoy, héritière du domaine d'Armagh.

Autrefois, les fenêtres étaient drapées de moire jaune cédrat – un rappel de l'écharpe remise à Son Excellence le contre-amiral Magnus McEvoy après la victoire des plaines d'Abraham –, ce qui faisait du salon une pièce assez gaie, avec ses candélabres en cristal de Waterford et ses paysages irlandais peints à l'aquarelle. Cependant, à la mort de son père, survenue le 20 mai 1791, Lily McEvoy (qui s'était alors arrogé le titre paternel) avait bouché les ouvertures avec du velours noir, en même temps qu'elle condamnait la salle à manger et l'ancienne chambre du contre-amiral. Elle avait relégué tous les ornements au grenier, ne gardant près d'elle qu'une harpe celtique, un secrétaire sur lequel

on lui dressait un couvert à l'heure des repas, et un fauteuil au fond duquel elle passait ses soirées à rouler de sombres pensées.

– Connais-tu maître Anselme? demanda-t-elle soudain à Titus.

Sa voix éraillée et cinglante, signe d'une nature sujette aux sautes d'humeur, fit tressaillir le valet de ferme, qui garda néanmoins le silence. Il semblait regimber devant la question, peut-être parce que sa mâchoire contractée lui donnait l'air rétif des bestiaux parmi lesquels il avait été élevé et avec lesquels il avait longtemps frayed.

La main de Lily McEvoy, qui s'impatientait depuis un moment au-dessus du buvard fané, souleva un des encriers comme une pierre que l'on s'apprête à lancer.

– Eh bien? dit l'héritière. Réponds.

Titus se força à prononcer:

– Il est tailleur de pierre. Je l'ai rencontré, une fois... et il ajouta, entre ses dents, quand Votre Excellence m'a envoyé le chercher au village de Beaumont, il y a des années de cela.

Ce jour-là aussi Titus avait été mandé en toute hâte au manoir. Intimidé d'être admis pour la première fois dans ces lieux qu'il avait si souvent épiés depuis les buissons, à travers les carreaux illuminés, il avait, en entrant dans le salon récemment tendu de deuil, essuyé comme il faut ses pieds crottés sur les franges du tapis. Il se rappelait encore avec une honte cuisante le sourire moqueur et presque cruel qu'avait eu Lily en lui tendant, sans aucune instruction, un pli adressé à maître Anselme – sachant fort bien que le valet ne pourrait lire le nom du destinataire, lui qui n'avait même jamais appris à signer son nom.

– C'était il y a dix ans, précisa Lily. Saurais-tu où le trouver à présent?

– Je crois me rappeler que Votre Excellence lui avait

permis de s'installer dans la chaumière, près de l'ancienne mine de sel.

– Il y est encore. Je veux que tu ailles là-bas cet après-midi et que tu le ramènes ici. Tu lui diras qu'il est invité à souper. Répète pour montrer que tu as bien compris.

Titus n'avait pas énoncé trois mots que Lily McEvoy lui fit signe de disparaître hors de sa vue en lui criant de fermer la porte derrière lui.

Dès qu'elle fut seule, elle alla à la fenêtre et, d'une main tremblante, entrouvrit le rideau. Titus s'engageait dans l'allée du parc. Elle le regarda s'éloigner sans le quitter des yeux et resta immobile, dans la même attitude, bien après qu'il eut disparu derrière les bosquets.

« Pourvu, soupira-t-elle enfin, que je n'aie rien oublié. »

Pour préparer la venue de maître Anselme, Lily s'était levée à l'heure des poules. Ses mâchoires, qu'elle avait serrées dans son sommeil comme une pythie broyant du laurier dans un trisme prophétique, demeureraient tendues et douloureuses. Elle se débarbouilla en plongeant son mouchoir à même le broc d'eau salée, puis se dépêcha de s'habiller.

Vêtue d'une simple robe noire à modestie de tulle, elle descendit l'escalier et gagna la cuisine, selon son habitude, à pas de loup – rasant les murs des longs couloirs, collant son oreille aux portes closes dans l'espoir de surprendre une conversation ou, encore mieux, de prendre ses servantes en flagrant délit. Il n'y en avait que deux au manoir : Perpétue vaquait au ménage, Ursule veillait aux fourneaux. L'une et l'autre étaient plus robustes que des troncs de chêne, et à peu près aussi avenantes. Le contre-amiral, qui les avait recueillies à leur sortie de l'orphelinat de Québec, avait exigé en échange de sa charité qu'elles soient loyales et vaillantes – ce dont il s'assurait en les épiant par les petites écoutilles et les sabords pratiqués à divers endroits stratégiques de la maison. Si elles se montraient paresseuses ou rebelles, il n'hésitait pas à les menacer de son bon vieux chat à neuf

queues, dont les lanières impitoyables avaient fait régner la discipline d'abord sur sa frégate, puis dans la mine de sel d'Armagh. Lily, qui avait hérité des deux servantes alors qu'elles étaient déjà quadragénaires, avait considérablement adouci les méthodes paternelles bien que, par une prédisposition héréditaire, elle eût la main leste et craignît plus que tout la mutinerie.

Lorsqu'elle fit irruption dans la cuisine, Ursule et Perpétue étaient en train de casser un pain de sucre d'érable pour leur gruau matinal. Or Lily, s'étant interdit les douceurs sous toutes leurs formes, exigeait que le reste de sa maisonnée suive son exemple. Aussi n'autorisait-elle que l'achat de mélasse, et encore seulement pour la préparation des salaisons, à l'automne – au grand chagrin des deux servantes, qui avaient un faible pour les confitures et les gelées, et surtout pour le sirop et la tire. Dès que les érables se mettaient à couler, à la fonte des neiges, elles s'échappaient donc au fond des bois et allaient fabriquer du sucre en cachette, dans un pavillon de chasse abandonné.

Se voyant découvertes, Ursule et Perpétue s'empressèrent de fourrer les cassons dorés dans les poches de leurs tabliers et, d'un bond, allèrent se ranger devant l'âtre de la cheminée, le bonnet de travers et les traits presque cristallisés, vérifiant du coin de l'œil si tout était en ordre dans la cuisine. Heureusement pour elles, les cuivres avaient été frottés au gros sel la veille et ils étincelaient, pendus à leurs crochets ; les parquets reluisaient, de même que les massives armoires passées à l'encaustique. Du reste, les servantes s'inquiétaient en vain. Son Excellence, qui s'était pourtant arrêtée devant leurs bols de gruau sucré en plissant les yeux de déplaisir, n'avait pas la tête à les réprimander, ni le temps de faire l'inspection. Elle était venue leur annoncer qu'elle recevait ce soir-là à souper.

La nouvelle que le contre-amiral était ressuscité n'aurait pas été accueillie avec plus d'incrédulité. Ursule, les sourcils levés jusqu'au milieu du front, en oublia du coup le déjeuner

qui refroidissait. À sa connaissance – et, en tant que cuisinière, elle était bien placée pour le savoir –, Son Excellence n'avait partagé sa table avec personne depuis qu'elle avait pris possession du domaine d'Armagh. Les voisins lointains, jadis toujours les bienvenus, avaient été éconduits les uns après les autres, et les liens d'amitié qu'avaient entretenus avec eux le contre-amiral et son épouse avaient été définitivement coupés; quant aux quelques visiteurs qui, de fortune, frappaient aux portes du domaine – voyageurs égarés, inspecteurs des chemins zélés –, ils n'étaient jamais admis au-delà du portail. Le curé de Beaumont, qui se pointait une fois par année, généralement à la fin des récoltes pour percevoir sa dîme, faisait certes exception à cette règle; or, il n'avait droit qu'à des rafraîchissements sur la galerie – du vin de tussilage, le plus souvent, avec deux ou trois galettes d'avoine en guise d'accompagnement. Pouvait-on le blâmer de ne s'attarder que le temps d'évoquer, en passant sa langue sur ses lèvres ecclésiastiquement minces, les mets délicats que la mère de Son Excellence avait l'habitude de servir lors des réceptions auxquelles il avait eu le privilège d'être convié: son oie sous la braise et sa fricassée de navets, sans oublier son *syllabub* au muscat, «si léger qu'il se mangeait sans faim»?

Quand il parlait de la très regrettée Laurence McEvoy, l'abbé Compain l'appelait toujours «notre Insigne Bienfaitrice», parce que c'était elle qui avait convaincu le contre-amiral de faire don de tout le bois nécessaire à la construction d'une chapelle, à l'orée du canton d'Armagh. D'ailleurs, il ne manquait jamais d'associer son nom aux prières des fidèles quand il chantait un *libera* pour les défunts – intercession d'autant plus nécessaire que la malheureuse disparue n'avait pas été inhumée en terre sacrée, tel qu'il était prescrit, mais dans quelque coin profane du domaine. Combien de fois l'abbé Compain avait-il enjoint à Lily de faire transférer la dépouille de Mme McEvoy dans l'église de Beaumont, où il lui avait réservé une place de

choix sous le devant de la nef, du côté de l'épître! Peine perdue, car, malgré ses plus vives instances, la jeune femme demeurait sur ce point intraitable : tant que l'Église ne permettrait pas à ses parents d'être enterrés ensemble, leurs corps resteraient tous deux à Armagh – ainsi en avait-elle décidé. La discussion était close, l'audience, terminée, et Titus recevait sur-le-champ l'ordre d'avancer la calèche de l'abbé. Dans le silence qui s'ensuivait, ce dernier lapait les dernières gouttes de son verre avec la résignation d'un animal léchant sa plaie, se levait péniblement de son fauteuil, puis descendait les marches du perron en s'agrippant à la rampe. Au moment de cingler son attelage, les forces lui manquaient et il se tournait vers Lily dans une attitude de désolation :

–Jurez-moi au moins que vous n'avez pas commis le sacrilège d'enterrer notre Insigne Bienfaitrice dans la mine, ainsi qu'on le répète à travers tout le canton...

Lily ne cillait pas et, sans répondre, adressait un bref salut à l'abbé avant de disparaître dans les profondeurs du manoir, dont la porte se refermait alors violemment, comme d'elle-même, de tout le poids de ses ais massifs, de ses verrous de fer et de ses gonds.

Que ne racontait-on pas au sujet de celle que l'on avait surnommée Black Lily, dans le canton? Certains prétendaient qu'elle se glissait au petit matin dans les maisons pour dérober les enfants au berceau, qu'elle les coupait ensuite en menus morceaux et les mettait au saloir, à l'instar du boucher de la légende de saint Nicolas. D'autres faisaient courir la rumeur qu'à son baptême, au moment où l'abbé Compain avait aspergé sa tête d'eau bénite, ses cheveux roux avaient pris feu. Même Ursule la soupçonnait d'aller danser au clair de lune avec les spectres de ses parents. Dieu l'en garde, ces revenants impies étaient capables d'apparaître lors de ce souper dont ils étaient peut-être les seuls invités.

– Il y a bien longtemps que la salle à manger n'a pas été utilisée, fit remarquer Perpétue.

– Dix ans, précisa Lily, ajoutant que la pièce, naturellement, devait être ouverte et aérée sans tarder. Il faudrait broser les tapis à l'eau salée pour raviver leurs couleurs, polir les miroirs, astiquer les meubles (sans oublier l'écrin à couteaux), déhousser les chaises et épousseter les tableaux, repasser la nappe en lin d'Irlande et les serviettes brodées, laver la porcelaine et frotter l'argenterie, mettre des bougies au lustre, et puis aussi allumer un feu de tourbe dans la cheminée, car les soirées étaient encore fraîches...

Incapable de contenir plus longtemps son enthousiasme, Perpétue l'interrompit en levant la main :

– Combien Son Excellence attend-elle de convives ?

Moins méfiante qu'Ursule, elle avait immédiatement fondé sur ce souper l'espoir que le manoir allait enfin s'éveiller de la torpeur dans laquelle le deuil l'avait plongé ces dernières années. Si Son Excellence était enfin prête à rouvrir les portes de la salle à manger, alors le retour des parties de chasse et des grandes soirées ne saurait tarder. Les visiteurs recommenceraient bientôt à défiler dans le salon, les rires feraient à nouveau tinter les coupes et les giges ébranleraient les planchers. Éventuellement, quelque prétendant finirait bien par se déclarer. Après tout, quand Dieu avait dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul », Il incluait la femme aussi, et Son Excellence avait beau avoir déjà vingt-sept ans, il n'était pas trop tard pour qu'elle assure sa lignée d'une descendance...

Perpétue n'avait pas sitôt fait ce vœu que la réponse à sa question vint mettre un terme abrupt à ses illusions.

– Tu dresseras deux couverts, un de chaque côté de la table, dit Lily. Le premier pour moi, l'autre pour maître Anselme.

À ce nom, Ursule et Perpétue se lancèrent un regard entendu. Elles ne connaissaient maître Anselme que de vue,

mais elles savaient où il vivait, et quel penchant répréhensible poussait Son Excellence à se rendre chez lui tous les vendredis, au lieu d'aller à la chapelle faire ses dévotions au Saint-Sacrement...

Un jour qu'elles cueillaient des pommes au verger – c'était plusieurs mois après la mort du contre-amiral, alors que la mine de sel était depuis longtemps fermée –, les deux servantes avaient observé le départ de la jeune fille pour la chapelle du haut de leur perchoir. Quelle n'avait pas été leur surprise de la voir soudain bifurquer sur le chemin de la mine et s'enfoncer dans la forêt. Piquées par la curiosité, elles avaient aussitôt laissé rouler les pommes des replis de leurs tabliers et, prenant garde de ne pas trop faire bruire les feuilles mortes du sentier en les foulant, avaient suivi Son Excellence jusqu'à une clairière où le soleil d'octobre jetait un triste rayon. La jeune fille, qui portait un baluchon, s'était dirigée tout droit vers une mesure crépie à la chaux et revêtue de vigne vierge; là, frappant la porte à grands coups, elle avait hurlé le nom de maître Anselme. Un homme était bientôt apparu, qui l'avait déchargée de son paquet; il en avait sorti un pain, des carottes et une perdrix. Voilà donc, s'était dit Ursule, où disparaissaient depuis quelque temps les réserves du garde-manger.

L'homme n'était plus de la prime jeunesse, néanmoins il était tellement bâti en force avec sa charpente trapue, son cou musculeux, ses épaules saillantes et ses mains disproportionnées, qu'il en possédait encore l'arrogante vigueur. Sa barbe et ses cheveux ras avaient la noirceur mate d'une pierre à fusil, tandis que ses yeux luisaient comme l'eau au fond d'un puits. Perpétue, secouée par tant de virilité, n'avait pu retenir un hoquet étranglé. Ursule, se penchant à son oreille, avait murmuré que cet homme-là était le diable incarné.

Tenant à bout de bras une lourde torche résineuse, il avait conduit Son Excellence un peu en amont de la rivière à la

Loutre, au pied d'une colline de grès. Les deux servantes avaient alors entrevu, à travers les arbres qu'effeuillait le vent, la gueule béante de la mine de sel où le contre-amiral avait tant de fois menacé de les envoyer. L'effroi les avait gagnées. Elles avaient rebroussé chemin, non sans avoir eu le temps de surprendre un geste de maître Anselme qui les avait indignées, et qui s'était imprimé dans leur mémoire avec la même indélébilité que le tatouage à l'initiale du domaine d'Armagh qu'elles portaient toutes deux à l'avant-bras. En effet, au moment où Son Excellence pénétrait dans le corps caverneux de la mine, l'homme l'avait soutenue en l'empoignant par les reins, si bien que sa lourde patte avait laissé, sur la chute de taffetas noir, une empreinte de poussière – une poussière blanche, légèrement scintillante. Lorsque Son Excellence était rentrée ce soir-là au manoir, à l'heure où l'on ne distingue plus le chien du loup, elle en était couverte de la tête aux pieds. Perpétue, qui avait dû nettoyer la robe le lendemain, ainsi qu'après chacune des subséquentes escampettes de sa maîtresse, n'avait eu qu'à passer la langue sur le taffetas pour constater ce dont elle se doutait déjà : la robe était imprégnée de sel. Quant à la façon dont cela s'était produit, elle avait bien là-dessus son idée... Le sol dur de la mine et les mains démesurées de maître Anselme y jouaient un rôle si prépondérant qu'elle préférerait cependant ne pas y penser. Et dire que c'était pour ce diable d'homme qu'il fallait se donner le mal d'ouvrir aujourd'hui la salle à manger...

Lily, à qui les coups d'œil furtifs de ses deux servantes n'avaient pas échappé bien qu'elle ne semblât pas les avoir remarqués, se tourna brusquement vers Ursule afin d'établir le menu du souper.

–Je pourrais peut-être égorger un beau gros chapon, proposa la cuisinière.

Ce n'était pas du tout ce que Son Excellence avait dans l'idée; malgré sa meilleure intention de faire preuve de patience, elle ne parvint pas à réprimer un trépinement.

– Ce ne sera pas nécessaire. Les provisions du saloir suffiront. Montre-moi ce qui nous reste.

Avec un bougonnement inaudible, Ursule alla ouvrir une porte de fer qui grinça sur ses gonds. Le saloir, attendant à la cuisine, était une sorte de cellier dont les parois avaient été recouvertes de blocs de sel afin d'absorber l'humidité ambiante. Un peu dégarni après le long hiver, il ne contenait guère plus qu'un jambon d'ours pendu au plafond, du petit lard, des lanières de chevreuil et de la poitrine de perdrix fumée; c'était Lily elle-même qui avait préparé, l'automne précédent, le mélange de sel, de salpêtre et de mélasse pour les conserver. Ursule, en déplaçant un bac où du chou fermentait dans un fond de saumure, réussit également à dénicher quelques harengs, des anchois et une jarre de salicorne au vinaigre. Malgré la pauvreté des denrées, Lily eut un hochement de tête satisfait et déclara :

– Un peu de tout cela fera l'affaire.

Lorsqu'elle voulut refermer elle-même la porte du saloir, elle fut prise d'un violent étourdissement et fut contrainte de s'asseoir. Ursule s'avança pour lui verser de l'eau, mais elle lui fit signe de s'éloigner. Perpétue, qui se tenait à sa hauteur, l'observait du coin de l'œil, attardant son regard sur ses lèvres gercées, ses doigts fendillés, ses ongles cassants. Elle remarqua soudain combien ses cheveux roux, autrefois si soyeux, étaient devenus rêches, et une idée vint se loger dans son esprit avec la force d'une conviction :

« Elle est en train de se dessécher, pensa-t-elle. Comme un os qu'on a fini de ronger, ou du bouleau vert qui siffle dans la cheminée. Elle ne boit pas assez et elle mange trop salé – Ursule ne cesse de le répéter. Tout le sel qu'elle avale est en train de faner sa fraîcheur; il a déjà racorni son cœur. Sa poitrine est creuse et ne s'est pas développée. Son bassin est aride, ses entrailles sont stériles: depuis le temps que je lave son linge, l'ai-je jamais trouvé souillé de sang? »

Le sang, cependant, était revenu aux joues de Lily.

Elle se leva, fit deux tours dans la cuisine puis, joignant les mains, se tourna vers Perpétue.

–Tu nettoieras aussi ma robe blanche, lui dit-elle. Maintenant, je dois monter au grenier. Qu'aucune de vous deux ne vienne me déranger.

La servante crut déceler, dans son ton, une sorte de gêne. Elle la regarda sortir, et croqua un morceau de sucre avec un soupir.

Dans le goût naval si cher au contre-amiral, cinq haubans d'épais cordage tenaient lieu d'escalier pour accéder au grenier. Lily, bien qu'elle se sentît encore un peu étourdie, en gravit les enfléchures avec l'agilité d'un gabier, retenant l'ourlet de sa jupe entre ses dents. À peine eut-elle soulevé l'abattant de la trappe que son visage fut frappé par une bouffée d'air recuit et renfermé qu'elle avala à menues gorgées.

–Le murmure embaumé du passé, dit-elle en se hissant à travers l'ouverture par la seule force de ses poignets.

Le grenier, à l'abri de toutes les indiscretions, était charpenté comme une coque de trois-mâts qu'on aurait renversée. Le jour y tombait dilué, incolore, par deux fenêtres en forme de sabords pratiquées à chaque extrémité, et allait se perdre dans un capharnaüm de caisses, de meubles, de vieux outils où une chatte n'aurait pu retrouver ses six petits. Sur la pointe des pieds, Lily s'avança dans une allée jonchée de mouches mortes, sa robe en balayant au passage les carcasses friables, et fit le tour du grenier. Elle s'arrêtait devant tous les objets qu'elle rencontrait en chemin, les caressait un moment, puis s'en détachait à regret pour continuer ses déambulations. On aurait pu croire, à la voir ainsi

butiner, qu'elle n'avait d'autre but que de renouer avec ses souvenirs.

Lily s'était toujours enorgueillie, peut-être exagérément, de posséder une mémoire exceptionnelle. Il est vrai qu'elle n'avait rien appris par cœur dont elle ne se souvint. Elle pouvait réciter le nom des mers, des détroits et des golfes du monde entier, et ceux des îles par ordre d'importance ; les réponses aux quatre cent cinquante-quatre questions du catéchisme ; les légendes de Cuchulainn, de la reine Deirdre et du chevalier de la Branche rouge ; les innombrables patronymes de son arbre généalogique ; les anniversaires de tous les saints irlandais ; les années de règne des deux cent cinquante-trois papes ; la nomenclature des mâts, des vergues, des voiles et des étais d'un navire ; la date de la victoire de Brian Boru à Clontarf, et celle de la défaite de la Boyne... Malheureusement, cette admirable faculté d'emmagasiner des connaissances dont l'intérêt n'avait d'égal que leur superfluité souffrait, par son caractère très sélectif, d'une grande incapacité pratique qui rendait Lily sujette aux petites distractions, d'autant plus que la jeune fille était, il faut le dire, terriblement brouillonne : elle abandonnait ses livres sous les arbres, jetait ses pantoufles sous les tables, égarait ses peignes derrière les coussins, semait des châles pêle-mêle à travers la maison, puis ne pouvait se rappeler où elle les avait déposés. Elle avait beau déranger les armoires, vider les commodes, renverser les tiroirs, elle n'arrivait jamais à remettre la main sur ces objets qui, par pure malice, lui échappaient constamment. Si Perpétue n'avait pas ramassé derrière elle, elle aurait tout perdu.

Mais au grenier, qui était son domaine privé, les objets se présentaient à elle d'eux-mêmes, sans qu'elle eût besoin de les appeler. Ils semblaient apparaître de nulle part et venir s'étaler à ses pieds, offerts et ravissants, chargés de promesses et de propositions. Cette impression était peut-être due au fait que souvent, en montant au grenier, Lily ne cherchait rien en particulier et ne savait trop sur quoi elle

allait tomber. Pas aujourd'hui, toutefois, car elle avait, en entreprenant sa démarche, un dessein particulier – ce qui ne l'empêchait pas de s'attarder devant tous les menus souvenirs susceptibles d'évoquer l'ombre du contre-amiral et, à travers leurs sortilèges, de faire revivre la glorieuse histoire des McEvoy.

Elle commença par s'accroupir devant la vieille malle de marin de son père. Le bois en était vermoulu, les ferrures de bronze, cabossées. Les initiales dorées qui avaient autrefois rehaussé la garniture de maroquin bleu étaient depuis longtemps devenues illisibles. La serrure, toutefois, n'avait pas trop pris la rouille, et elle céda dès que Lily y posa le doigt. Le couvercle bombé se souleva d'un coup. La malle, pleine à craquer, déversa un flot de couvertures mitées qui manquèrent d'entraîner dans leur dégringolade une boîte à thé nichée sur le dessus. Lily la rattrapa juste à temps. Cette boîte avait autrefois contenu quelques poignées de la terre natale du contre-amiral. Au fil des ans, son couvercle, qui n'était plus étanche, avait laissé filtrer l'air et il ne restait à l'intérieur que de la poussière. Lily y tenait néanmoins comme à la prunelle de ses yeux.

Le contre-amiral Magnus McEvoy était issu d'une vieille famille irlandaise établie dans le nord du comté d'Armagh, en Ulster, tout près d'Emain Macha – le siège légendaire du roi Conchobar. En 1692, au lendemain de la victoire des orangistes, le grand-père McEvoy s'était vu confisquer son titre de magistrat en vertu des lois pénales frappant les catholiques. Le père, qui rêvait d'une carrière d'officier, avait dû se contenter de gérer le domaine d'un propriétaire absentéiste. Voulant éviter cette indignité à son fils unique, il l'avait fait élever dans la religion protestante et mis en apprentissage chez des armateurs de Portsmouth. Lorsqu'il eut dix ans, Magnus prit la mer et passa sa jeunesse à caboter dans tous les ports de la Baltique. Il montrait déjà une grande aptitude à la navigation lorsqu'il entra dans la marine